

Les toilettes de Cleveland

David Riendeau

Numéro 7, 2008

Colocataires

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2457ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

1718-9578 (imprimé)

1920-7840 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Riendeau, D. (2008). Les toilettes de Cleveland. *Biscuit Chinois*, (7), 16–23.



David Riendeau

Né en 1985 à Sainte-Julie, où il vit toujours entouré de ses arbres et de ses livres, David entreprend des études en création littéraire au cégep du Vieux-Montréal, collabore à la revue *Tric Trac* et publie une nouvelle intitulée *La Boucherie*. Ensuite, il voyage en France et aux États-Unis avant d'entrer à l'Université du Québec à Montréal en journalisme. Il travaille actuellement sur son premier roman.

les toilettes de cleveland

L'escalier roulant est bondé de voyageurs. Je les observe, détaillant leurs traits tirés, la barbe négligée chez les hommes et la coiffure dérangée chez les femmes. Ils ont leur imper plié sur le bras et se dispersent dans le hall avant de sauter dans un taxi ou de récupérer leur bagage. Une dizaine de badauds attend, l'air impatient. Certains brandissent des écriteaux corporatifs aux noms de je ne sais quel collègue d'une succursale étrangère.

Je la cherche des yeux, et maudis mon étourderie de ne pas avoir demandé un lieu de rendez-vous plus précis. Je n'imaginai pas l'aéroport si vaste. Après avoir arpenté le hall de long en large en jetant des regards qui n'ont pas dissipé mes inquiétudes, je crains que Tiffany ne soit pas venue. Cela me surprend d'elle. Elle m'avait l'air d'une chic fille.

Nous avons fait connaissance six mois plus tôt dans une soirée de poésie à Montréal. Elle s'y trouvait un peu par erreur. On l'attendait dans un bar quelconque mais on avait oublié de lui préciser la direction, ouest ou est. En l'apercevant, déboussolée sur le seuil de la porte, je lui ai demandé ce qu'elle cherchait. Son français cassé et approximatif, fortement teinté d'accent américain, m'a charmé sur

le champ. Elle a paru découragée lorsque je lui ai annoncé qu'elle avait emprunté la mauvaise direction et que le bar en question se situait à vingt minutes à pied d'ici. Je lui ai donc offert un verre qu'elle s'est empressée d'accepter.

Durant la soirée, son humour pince-sans-rire et sa subtilité d'esprit m'ont totalement conquis. Elle m'a expliqué qu'elle vivait à Cleveland et qu'elle était à Montréal pour visiter une amie d'enfance qui venait de se marier. J'écoutais distraitement, tout occupé à me noyer dans ses yeux clairs. Au moment où elle faisait mine de partir, sous prétexte d'être attendue et en retard, je lui offrais un autre verre, de sorte qu'au cinquième, il était plus poli de ne pas rejoindre du tout ceux qui l'attendaient que d'être si peu ponctuelle.

Quelques strophes lyriques et plusieurs verres de bière plus tard, je l'ai entraînée dans mon lit. Mais si l'alcool à la réputation de libérer les mœurs, il a également celle, un peu moins populaire, d'abaisser la garde des hommes... Nous avons dormi enlacés, sans pouvoir savourer les honneurs de la victoire. Son départ, prévu pour le surlendemain matin, s'est conclu par le classique échange de coordonnées... au cas où je passerais par Cleveland.

Que savais-je à propos de cette ville américaine ? À peu près rien, sinon que je ne voyais aucune occasion de m'y rendre. À ma grande surprise, cette occasion est finalement survenue. Il y a encore deux semaines, la rédaction de mon mémoire en philosophie stagnait. Je recherchais sans trop d'espoir un second souffle à mon inspiration quand mon ami libraire m'a appris qu'un important colloque sur la philosophie nihiliste allait se tenir sous peu dans la ville de Cleveland. Il s'est empressé d'ajouter que les organisateurs, fidèles à leurs principes, tenaient à ne révéler qu'au dernier moment l'emplacement de leur événement. Cette manœuvre, à son avis, s'opérait dans le but d'y voir le plus

petit public possible, ce qui m'a semblé tout à fait logique. Je me suis empressé de retrouver, dans la montagne de papiers qui s'accumulait sur ma table de travail, la feuille sur laquelle Tiffany avait inscrit de sa main blanche et délicate son numéro de téléphone. L'annonce de ma venue prochaine l'a un peu étonnée. N'empêche, elle m'a gentiment offert le gîte le temps que durerait mon séjour. La veille de mon départ, j'imaginai nos retrouvailles et je concevais des formules de dévouement qui attendraient son cœur.

J'en suis là dans mes réflexions lorsque je vois Tiffany franchir les portes coulissantes du hall. J'accours dans sa direction, rassuré de constater qu'elle a tenu parole. Elle me voit et sourit faiblement. Elle abaisse ses écouteurs sur ses épaules et tend ses bras pour me faire l'accolade lorsque j'arrive près d'elle. À voir son visage blême et ses yeux pochés, j'en conclus qu'elle a un peu trop fêté. Elle porte un blouson noir assez court, un sac vert en bandoulière et un foulard à plumes qui lui donnent des airs d'autruche. Bien que la Tiffany qui se tient devant moi fasse piètre figure à côté de la Tiffany d'il y a six mois, je n'en suis pas moins heureux de la voir et de la serrer contre moi quelques instants. Sur le trajet en direction de son appartement, nous échangeons des nouvelles. La conversation la ranime et quelques-unes de mes plaisanteries colorent légèrement ses joues pâles. Je demeure confiant. Avant la fin de la soirée, j'aurai le plaisir de retirer de mes dents sa fine culotte et nicher mon nez dans son cou.

Nous arrivons à son appartement, dans un bâtiment en briques jaunes de trois étages, entouré d'arbres au feuillage rougeoyant, à deux pas de la ligne de train. Elle pousse la porte et m'invite à entrer. Je la suis docilement. L'endroit est épouvantable. Partout, il y a des bouteilles d'alcool vides. Sur les meubles d'un autre âge, il y a des bouteilles.

Sur le comptoir de la cuisine, il y a des bouteilles. Sur la table du salon, il y a des bouteilles. Dans la garde-robe, il y a des bouteilles. Deux chats agressifs se jettent sur moi. Lorsque Tiffany tourne le dos pour prendre mon sac, j'en profite pour écarter rudement l'un d'eux du pied. L'autre décampe. Ils ont compris.

Elle s'allume une cigarette et me désigne le fauteuil où je vais dormir. Moi qui avais espéré partager ses draps et jouir de la chaleur de son corps. Il s'agit sans doute d'une pudeur normale entre deux personnes depuis longtemps séparées.

— As-tu faim ? me demande-t-elle.

— Bien sûr, réponds-je, malgré mon estomac noué par le manque de sommeil et l'inconfort du voyage.

— Ça ne te dérange pas si un ami vient nous rejoindre ?

— Aucun problème.

Elle appelle un ami et lui donne rendez-vous sur-le-champ, à deux coins de rue d'ici.

Un sombre bonhomme arrive vers nous en vélo. Ses cheveux, qu'il a secs comme de la paille, retombent en cri-nière sur ses épaules et lui cachent les oreilles et le front. Ses yeux, deux trous blancs dénués de vie, m'observent un instant d'un air atone. Il descend de son siège et s'approche de Tiffany. C'est un maigrichon qui porte un chandail à manches longues de deux tailles trop grand pour lui et des jeans délavés et troués aux genoux. Il la dépasse d'une tête. Il lui enserre la taille et se met à l'embrasser à pleine bouche devant moi. Le message est clair. Après cette courte étreinte, Tiffany, à qui une légère nuance de rose vient colorer les joues, fait les présentations d'usage. Le truc devant moi s'appelle Steve. Dans un effort surhumain de politesse, je lui tends la main. Il lève son bras non-chalamment et vient toucher ma paume d'une poigne molle et moite.

— Enchanté, dis-je en réprimant ma première impression de dégoût.

Il marmonne quelque chose qui ressemble à une formule de bienvenue. Steeve. Avec ton chandail à manches longues et ta consistance de limace, je te baptiserai *Sleeve*.

Nous entrons dans un restaurant non loin de là. Pour chasser ma mauvaise humeur causée par cette enfilade de déceptions, je commande pendant le repas quatre pintes de bière. Cependant, mon air maussade se change en impatience lorsque je vois Sleeve, assis devant moi, se mettre à becqueter Tiffany comme une poule picore les grains dans une basse-cour. Au moment du café, il y met la langue en plus. J'achève le supplice en demandant la facture à la serveuse. Par simple méchanceté, je ne glisse que cinq dollars, pour forcer Sleeve à payer mes consommations. Ce qu'il fait, sans trop rechigner d'ailleurs.

À la sortie du restaurant, je m'apprête à lui souhaiter tout haut bonne soirée et tout bas bon débarras quand soudain je le vois empoigner les guidons de son vélo et nous rejoindre. Je n'ose pas en parler à Tiffany, même en français. Peut-être Sleeve en connaît-il plus qu'il ne le laisse supposer. N'empêche, une question me brûle les lèvres. Tant pis si Sleeve comprend ce que je dis, la question en soi ne lui porte pas à préjudice.

— Êtes-vous en couple depuis longtemps ?

— Il y a trois mois que nous nous voyons. Il habite pratiquement chez moi depuis un an. Il est sans famille. Il n'avait nulle part où aller.

— C'est ton colocataire ?

— Pas vraiment... Il vient à mon appartement deux ou trois jours de suite. Il disparaît chez des amis et ils se saoulent ensemble. Ils me le ramènent lorsqu'il est trop ivre

pour revenir par lui-même.

— Il vit chez toi à tes frais ?

Elle se contente de hausser les épaules et de sourire du coin des lèvres.

Je me tais. Mes sentiments valsent entre la sympathie et le mépris. Mieux vaut garder le silence pour un bout. Nous arrivons chez Tiffany. Sleeve amène son vélo sur son épaule et nous suit dans les escaliers. L'envie me prend de me retourner et de le pousser du pied dans l'espoir qu'il nous laisse tranquilles, mais je risquerais d'y perdre Tiffany. Une fois entrés, je manifeste mon besoin de prendre une douche, premier moment de solitude depuis l'aéroport. Je respire mieux, quoique l'impression d'avoir commis une erreur en venant ici me gagne. Une douche me calmera. L'eau chaude sur mes épaules et mon dos me déleste d'une partie de mes soucis. J'enfile des vêtements propres et je laisse ceux du jour dans un sac de plastique. Derrière la porte, je perçois de petits gémissements étouffés... S'il s'agit de ce que je pense, la situation est pire que je ne l'imaginai. Espérons que Tiffany aura la décence de ne pas s'envoyer son truc sous mes yeux. Je colle mon oreille à la porte pour mieux entendre. Les gémissements continuent... Quelle merde ! Je tente de faire du bruit afin de les prévenir et leur permettre de se mettre à couvert. C'est peine perdue, Tiffany se met à pousser des plaintes qui m'impatientent plus qu'elles ne m'excitent. Je lance un « hem » retentissant, puis un autre assez fort pour m'arracher la gorge et alerter les voisins d'à côté. Comme si ce n'était pas assez, Sleeve conjugue aux cris de Tiffany ses bramelements. Je frappe la porte à coups de poings répétés, mais elle continue à se faire besogner sans relâche par son truc. Je maudis intérieurement Cleveland et ce congrès de nihilistes qui m'a amené ici.

Mon impatience et mon énervement achèvent de

détruire mes dernières énergies de la journée. Après une heure de vacarme, les cris redoublent d'intensité. Je commence à comprendre pourquoi elle l'héberge gratuitement. J'abandonne pour ce soir l'espoir d'interrompre leur rut. Comme c'est la seule pièce fermée de l'appartement, j'entendrai moins les bruits qu'ailleurs. Je me résous donc à dormir dans la baignoire. Heureusement, une armoire est garnie de serviettes assez épaisses et je me confectionne un oreiller et des draps de fortune. Sous le lavabo, je trouve une bouteille de whisky à peine entamée, une rareté dans cet endroit. J'enfile quelques rasades pour m'aider à dormir, tandis que Sleeve paye son loyer entre les cuisses de Tiffany. Rapidement, l'alcool agit et me procure une douce sensation de bien-être. Pendant un instant, j'arrive à oublier que je dors dans des toilettes à Cleveland.